

Séquence : Olympe de Gouges, Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne (du « préambule » au « postambule »¹)

Objet d'étude : la littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle

Problématique : l'action par les mots ou des mots aux actions ?

ŒUVRE INTEGRALE Olympe de Gouges, Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne (du « préambule » au « postambule »)	PARCOURS Écrire et combattre pour l'égalité
<p>LECTURES LINEAIRES :</p> <p>LL 1 : Préambule p.23-25 : mise au défi et prise de pouvoir : agir contre ou avec ?</p> <p>LL 2 : Article premier à l'article XIII p. 27-31 : égalité des sexes et état de droit : les clés d'une révolution féministe ?</p> <p>LL 3 : Postambule « Femme, réveille-toi ; ... et depuis la Révolution, respectable et méprisé. » p.33-37 : réquisitoire ou plaidoyer ?</p> <p>ETUDES TRANSVERSALES : Une œuvre moderne et universelle Un discours féministe Une argumentation : des mots aux actions ?</p>	<p>LECTURES LINEAIRES :</p> <p>LL1 : « Pauvres gens misérables » à « et se rompre. », <i>Discours de la servitude volontaire</i> La Boétie, p.14-15 et p.32, 1548 (édition <i>Mille et une nuits</i>) L'homme : responsable ou victime ?</p> <p>LL2 : « Il fallait que sa femme fût bien une bonne créature : » à « je me sens capable d'oser suivre ce modèle. » Voltaire, « Femmes, soyez soumises à vos maris », dans <i>Mélanges ; pamphlets et œuvres polémiques</i>, 1759-1768 : une polémiste à la tribune ?</p>
<p style="text-align: center;">LECTURE CURSIVE</p> <p>Qui a tué mon père, Édouard Louis, 2018 Comment la parole intime se fait-elle parole engagée et collective au nom d'un combat pour l'égalité ?</p>	
DOCUMENTS ET TEXTES COMPLEMENTAIRES	PROLONGEMENT ARTISTIQUE/CULTUREL
<p>➤ Vers une définition du racisme pour mieux le combattre : Claude Lévi-Strauss, <i>Anthropologie structurale II, Race et histoire</i> (1973) ; <i>Eloge de la différence</i>, A. Jacquard (1978) ; Léon Poliakov, <i>Le Racisme</i>, 1976 ; <i>Qui a tué mon père</i>, Edouard Louis, 2018 (début)</p> <p>➤ Une certaine vision de la femme... : Pierre de Ronsard, <i>Sonnets pour Hélène</i>, 1587 La Bruyère, <i>Les Caractères</i> (1696) Chapitre « Des femmes », 49 Jean-Jacques Rousseau, <i>Emile ou de l'Education</i>, Tome V (1762), Virginia Woolf, <i>Une Chambre à soi</i> (1929)</p> <p>➤ Des mots pour construire un monde plus égalitaire : <i>Discours de la servitude volontaire</i> La Boétie, p.32, 1548 <i>Traité sur la tolérance</i> à l'occasion de la mort de Jean Calas, Voltaire, chapitre XXIII, 1763 ; « Ô ! Femmes, approchez et venez m'entendre. » à « l'esclave ennemi de la société », Choderlos de Laclos, <i>L'Éducation des femmes</i>, 1783 ; Victor Hugo « Écrits après la visite d'un bain » <i>Les quatre Vents de l'esprit</i>, 1881 ; Simone de Beauvoir, <i>Le Deuxième Sexe</i> (1949) « Tu as changé ces dernières années » à « il faudrait une bonne révolution. », <i>Qui a tué mon père</i>, Édouard Louis, 2018</p>	<p>➤ S'opposer à l'intolérance : Des actions en image photographie du 13 juin 1936, inauguration du navire Horst Wessel par Adolf Hitler à Hambourg ; « A Woman Hitting a Neo-Nazi With Her Handbag » Hans Runesson, 1885 ; David Lagerlöf, <i>Libération</i>, 4 mai 2016</p> <p>➤ Le MLF a 50 ans : 10 photos qui illustrent ses grands combats https://www.franceinter.fr/le-mlf-a-50-ans-10-photos-qui-illustrent-ses-grands-combats</p> <p>➤ Ma playlist engagée : Constituez une playlist de morceaux de musique engagés sur chacun des sujets suivants : le combat pour l'égalité homme-femme ; combattre le racisme ; le combat pour l'égalité sociale ; le combat pour les droits des LGBT+ ; le combat pour le droit à l'éducation.</p>

¹ Editions HATIER « Classiques & CIE LYCEE »

• Étude de la langue

Notions attendues en PREMIERE	Notions attendues en SECONDE
<p>Leçon de grammaire : les propositions subordonnées conjonctives circonstancielles</p> <p><u>Activité</u> : Dans le « préambule », dans le premier paragraphe, repérez les propositions subordonnées conjonctives circonstancielles, expliquez leur construction et précisez leur valeur.</p> <p>Point de grammaire : l'expression de la négation</p> <p><u>Activité</u> : Dans les articles 5 et 8 : relevez, identifiez et expliquez les négations.</p> <p>Point de grammaire : l'expression de l'interrogation</p> <p><u>Activité</u> : Dans le passage du postambule (p.33-34) proposez une lecture à voix haute dialoguée (par 2) du passage qui mettra en évidence les interrogations.</p>	<p>Réviser les accords dans le groupe nominal et entre le sujet et le verbe</p> <p><u>Activité</u> : analyse comparative des 2 déclarations : le féminin/le masculin ; l'insertion du pluriel dans la déclaration d'O. De Gouges</p> <p>Réviser le verbe : valeurs temporelles, aspectuelles, modales ; concordance des temps</p> <p><u>Activité</u> : repérage des temps et des modes dans « l'exhortation aux hommes », puis lecture à haute voix visant à accentuer/moduler les impératifs et les futurs de l'indicatif</p>
<p>Lexique : le petit dictionnaire de la déclaration : recherchez les mots suivants et établissez un classement qui mettra en lumière les valeurs et principes qui guident la démarche d'Olympe de Gouges :</p> <p>Juste ; despote, égalité ; droits, devoirs, pouvoir, bonheur, citoyenne ; libre ; politique ; oppression ; loi ; tyrannie ; justice ; liberté ; nature ; raison</p>	

• Apprentissage des exercices de l'EAF

- Épreuve orale :

- 1^{ère} partie : L'explication linéaire + question de grammaire

Fil rouge de l'année « projet lecture à haute voix interclasses » : la lecture expressive sur le texte d'Édouard Louis *Qui a tué mon père* : de la parole intime à la parole publique

- La lecture expressive : annoter son texte à la manière d'une partition de musique, le lire à ses pairs, recueillir leurs réactions, expliquer ses choix et les intentions ; donner sa partition aux autres pour une lecture « par » « avec » et « pour » l'autre.

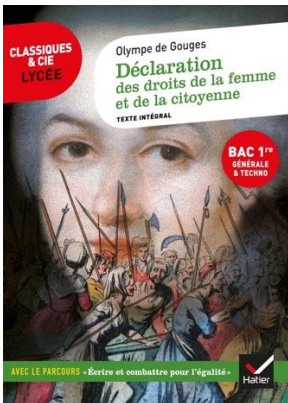
- Épreuve écrite

La dissertation (généraux)	la contraction de texte (technologiques)
<p>Jean Paul Sartre affirme à la fin de son autobiographie, <i>Les Mots</i> (1963) : « Longtemps j'ai pris ma plume pour une épée : à présent je connais notre impuissance. N'importe : je fais, je ferai des livres ; il en faut ; cela sert tout de même. »</p> <p>En quoi cette pensée du philosophe éclaire-t-elle votre lecture d'Olympe de Gouges, et de la littérature d'idées en général ?</p>	<p>Léon Poliakov, <i>Le Racisme</i>, 1976</p> <p><i>Éloge de la différence</i>, A. Jacquard (1978)</p>

• Joutes oratoires : des élèves à la tribune

Après la lecture des deux corpus « une certaine vision de la femme » et « Des mots pour construire un monde plus égalitaire », organisation d'un concours de débats au sein de la classe : travail en coopération pour l'appropriation des textes et la construction de l'argumentation ; des élèves ambassadeurs pour les joutes.

Carnet de bord de lecture



Pour mieux cerner Olympe de Gouges: 5 épisodes de 28 minutes

<https://www.franceculture.fr/emissions/avoir-raison-avec/avoir-raison-avec-olymp-de-gouges>

J'écoute chaque semaine un épisode et j'en fais un compte-rendu à mon groupe/ilot (en AP) : ce que j'ai retenu !

Pour mieux comprendre l'époque de l'œuvre : un peu d'histoire !

<https://www.youtube.com/watch?v=A6MJ6ssXBHw>

Étapes de lecture : **Tableau à imprimer et coller dans le carnet de bord de lecture**

« A la reine »	Passage	Je propose un court titre qui caractérise le passage
I.1 à 19	« Madame, » à « je ne vous aurais pas dit »	
I.20-50	« Si l'étranger porte le fer » à « le tiers au moins de l'autre. »	
I. 51-67	« Voilà, Madame, voilà par quels exploits » jusqu'à la fin	
Exhortation aux hommes + Préambule	Passage	Je choisis des mots clés pour définir mon ressenti/humeur
p.23	En entier	
p.25	En entier	
Oral d'appropriation : je choisis un des deux extraits précédents et j'enregistre une lecture à haute voix puis à la suite j'explique ce que j'ai voulu traduire de mon humeur durant cette lecture première en m'appuyant sur les mots clés choisis. Vous posterez votre travail dans le classeur pédagogique (ENT)		
Analyse comparative Articles 1 à 17 Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne / Déclaration des droits de l'homme et du citoyen p.27 à 33 // p.143-145	Surlignez toutes les modifications apportées par Olympe de Gouges dans son texte par rapport au texte originel. Vous travaillerez directement sur le texte distribué en classe mais en gardant votre édition pour les notes de bas de page. Je suis précis(e) et rigoureux(se) : ne surlignez que ce qui a été modifié, ajouté (par exemple, un mot ou juste une lettre) ; faites une croix lorsqu'un élément a été enlevé	
Écrit d'appropriation : en coopération, nous proposons un classement par ensemble (à vous de les déterminer !) des modifications constatées. Individuellement et en classe : je fais une synthèse de cette analyse comparative qui répondra à la question suivante : finalement quel(s) message(s) Olympe de Gouges s'emploie-t-elle à faire passer ?		
Postambule	Passage	Je réfléchis
p.-33-42	entier	Est-ce que je comprends l'image et le rôle de la femme énoncés dans ces pages ? Je reformule ce que j'ai compris
Oral d'appropriation : débat interprétatif : L'homme est-il le seul coupable dans l'asservissement et la soumission de la femme ?		

PARCOURS Écrire et combattre pour l'égalité

LL1

Pauvres gens misérables, peuples insensés, nations opiniâtres à votre mal et aveugles à votre bien ! Vous vous laissez enlever sous vos yeux le plus beau et le plus clair de votre revenu, vous laissez piller vos champs, voler et dépouiller vos maisons des vieux meubles de vos ancêtres ! Vous vivez de telle sorte que rien n'est plus à vous. Il semble que vous regardiez désormais comme un grand bonheur qu'on vous laissât seulement la moitié de vos biens, de vos familles, de vos vies. Et tous ces dégâts, ces malheurs, cette ruine, ne vous viennent pas des ennemis, mais certes bien de l'ennemi, de celui-là même que vous avez fait ce qu'il est, de celui pour qui vous allez si courageusement à la guerre, et pour la grandeur duquel vous ne refusez pas de vous offrir vous-mêmes à la mort. Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps, et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes. Ce qu'il a de plus, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il tous ces yeux qui vous épient, si ce n'est de vous ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne vous les emprunte ? Les pieds dont il foule vos cités ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous, qui ne soit de vous-mêmes ? Comment oserait-il vous assaillir, s'il n'était d'intelligence avec vous ? Quel mal pourrait-il vous faire, si vous n'étiez les receleurs du larron qui vous pille, les complices du meurtrier qui vous tue et les traîtres de vous-mêmes ? Vous semez vos champs pour qu'il les dévaste, vous meublez et remplissez vos maisons pour fournir ses pilleries, vous élevez vos filles afin qu'il puisse assouvir sa luxure, vous nourrissez vos enfants pour qu'il en fasse, dans le meilleur des cas, des soldats qu'il mène à la guerre, qu'il mène à la boucherie, pour qu'il les rende ministres de ses convoitises et exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez à la peine afin qu'il puisse se mignarder dans ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez afin qu'il soit plus fort, et qu'il vous tienne plus rudement la bride plus courte. Et de tant d'indignités que les bêtes elles-mêmes ne supporteraient pas si elles les sentaient, vous pourriez vous délivrer si vous essayiez, même pas de vous délivrer, seulement de le vouloir. Soyez résolus à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre.

Discours de la servitude volontaire La Boétie p.14-15 (édition Mille et une nuits)

LL2

On lui fit lire Montaigne : elle fut charmée d'un homme qui faisait conversation avec elle, et qui doutait de tout. On lui donna ensuite les grands hommes de Plutarque² : elle demanda pourquoi il n'avait pas écrit l'histoire des grandes femmes.

L'abbé de Châteauneuf la rencontra un jour toute rouge de colère. « Qu'avez-vous donc, madame ? lui dit-il.

– J'ai ouvert par hasard, lui répondit-elle un livre qui traînait dans mon cabinet ; c'est, je crois, quelque recueil de lettres ; j'y ai vu ces paroles : *Femmes, soyez soumises à vos maris* ; j'ai jeté le livre.

– Comment, madame ! savez-vous bien que ce sont les Epîtres de saint Paul³ ?

– Il ne m'importe de qui elles sont ; l'auteur est très impoli. Jamais Monsieur le maréchal ne m'a écrit dans ce style ; je suis persuadé que votre saint Paul était un homme très difficile à vivre. Etait-il marié ?

– Oui, madame.

– [Il fallait que sa femme fût une bien bonne créature : si j'avais été la femme d'un pareil homme, je lui aurais fait voir du pays ! *Soyez soumises à vos maris* ! Encore s'il s'était contenté de dire : *Soyez douces, complaisantes, attentives, économes*, je dirais : Voilà un homme qui sait vivre ; et pourquoi soumises s'il vous plaît ? Quand j'épousai M. de Grancey, nous nous promîmes d'être fidèles : je n'ai pas trop gardé ma parole, ni lui la sienne ; mais ni lui ni moi ne promîmes d'obéir. Sommes-nous donc des esclaves ? N'est-ce pas assez qu'un homme, après m'avoir épousée, ait le droit de me donner une maladie de neuf mois, qui quelquefois

² Plutarque, auteur de l'Antiquité (46-120) ; cet historien et biographe a fait le portrait d'un ensemble d'hommes célèbres comme César, Alexandre... dans *Les Vies des hommes illustres*.

³ Saint Paul est un des fondateurs du christianisme ; ses *Epîtres* (des lettres) sont fameuses.

est mortelle ? N'est-ce pas assez que je mette au jour avec de très grandes douleurs un enfant qui pourra me plaider quand il sera majeur ? Ne suffit-il pas que je sois sujette tous les mois à des incommodités très désagréables pour une femme de qualité, et que, pour compte, la suppression d'une de ces douze maladies par an soit capable de me donner la mort, sans qu'on vienne me dire encore : *Obéissez* ?

« Certainement la nature ne l'a pas dit ; elle nous a fait des organes différents de ceux des hommes ; mais en nous rendant nécessaires les uns aux autres, elle n'a pas prétendu que l'union formât un esclavage. Je me souviens bien que Molière a dit :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Mais voilà une plaisante raison pour que j'aie un maître ! Quoi ! parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude, qu'il est obligé de tondre de fort près, et que mon menton est né rasé, il faudra que je lui obéisse très humblement ? Je sais bien qu'en général les hommes ont les muscles plus forts que les nôtres, et qu'ils peuvent donner un coup de poing mieux appliqué : j'ai peur que ce ne soit là l'origine de leur supériorité.

« Ils prétendent avoir la tête mieux organisée, et, en conséquence, ils se vantent d'être plus capables que nous de gouverner ; mais je leur montrerai des reines qui valent bien des rois.] On me parlait ces jours passés d'une princesse allemande⁴ qui se lève à cinq heures du matin pour travailler à rendre ses sujets heureux ; qui dirige toutes ses affaires, répond à toutes les lettres, encourage tous les arts, et qui répand autant de bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ses connaissances ; aussi n'a-t-elle pas été élevée dans un couvent par des imbéciles qui nous apprennent ce qu'il faut ignorer, et qui nous laissent ignorer ce qu'il faut apprendre. Pour moi, si j'avais un Etat à gouverner, je me sens capable d'oser suivre ce modèle. »

L'abbé de Châteauneuf, qui était fort poli, n'eut garde de contredire Madame la maréchale.

VOLTAIRE, *Femmes, soyez soumises à vos maris* (1765)

⁴ Catherine II de Russie (1729-1796).

Documents complémentaires

Vers une définition du racisme pour mieux le combattre

Ethnologue ayant vécu parmi les Indiens d'Amazonie, Claude Lévi-Strauss analyse ici les causes du rejet des autres, phénomène constant dans l'Histoire.

L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion en présence de manière de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de sauvage dans le même sens. Or derrière ces épithètes se dissimule un même jugement : il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire « la forêt », évoque aussi un genre de vie animal, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit.

Ce point de vue naïf, mais profondément ancré chez la plupart des hommes [...] recèle un paradoxe assez significatif. Cette attitude de pensée, au nom de laquelle on rejette les « sauvages » hors de l'humanité, est justement l'attitude la plus marquante et la plus distinctive de ces sauvages mêmes. [...] Dans les grandes Antilles, quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes avaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des blancs prisonniers, afin de vérifier, par une surveillance prolongée, si leur cadavre était ou non sujet à la putréfaction.

Cette anecdote à la fois baroque et tragique illustre bien le paradoxe du relativisme culturel : c'est dans la mesure même où l'on prétend établir une discrimination entre les cultures et les coutumes que l'on s'identifie le plus complètement avec celles qu'on essaye de nier. En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus « sauvages » ou « barbares » de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord celui qui croit à la barbarie.

Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale II, Race et histoire* (1973)

Albert Jacquard, né le 23 décembre 1925 à Lyon et mort le 11 septembre 2013 à Paris, est un biologiste, généticien et essayiste français. Conférencier et auteur de nombreux ouvrages de vulgarisation scientifique, il tient un discours humaniste destiné à favoriser l'évolution de la conscience collective

«Si je diffère de toi, loin de te léser, je t'augmente», Saint Exupéry, Lettre à un otage.

Cette évidence, tous nos réflexes la nient. Notre besoin superficiel de confort intellectuel nous pousse à tout ramener à des types et à juger selon la conformité aux types; mais la richesse est dans la différence.

Beaucoup plus profond, plus fondamental, est le besoin d'être unique, pour «être» vraiment. Notre obsession est d'être reconnu comme une personne originale, irremplaçable; nous le sommes réellement, mais nous ne sentons jamais assez que notre entourage en est conscient. Quel plus beau cadeau peut nous faire l'«autre» que de renforcer notre unicité, notre originalité, en étant différent de nous? Il ne s'agit pas d'édulcorer les conflits, de gommer les oppositions; mais d'admettre que ces conflits, ces oppositions doivent et peuvent être bénéfiques à tous.

La condition est que l'objectif ne soit pas la destruction de l'autre, ou l'instauration d'une hiérarchie, mais la construction progressive de chacun. Le heurt, même violent, est bienfaisant; il permet à chacun de se révéler dans sa singularité; la compétition, au contraire, presque toujours sournoise, est destructrice, elle ne peut aboutir qu'à situer chacun à l'intérieur d'un ordre imposé, d'une hiérarchie nécessairement artificielle, arbitraire.

La leçon première de la génétique est que les individus, tous différents, ne peuvent être classés, évalués, ordonnés: la définition de « races », utile pour certaines recherches, ne peut être qu'arbitraire et imprécise; l'interrogation sur le « moins bon » et le « meilleur » est sans réponse; la qualité spécifique de l'Homme, l'intelligence, dont il est si fier, échappe pour l'essentiel à nos techniques d'analyse; les tentatives passées d'« amélioration » biologique de l'Homme ont été parfois simplement ridicules, le plus souvent criminelles à l'égard des individus, dévastatrices pour le groupe.

Par chance, la nature dispose d'une merveilleuse robustesse face aux méfaits de l'Homme: le flux génétique poursuit son oeuvre de différenciation et de maintien de la diversité, presque insensible aux agissements humains (...)

Cette réflexion peut être transposée de la génétique à la culture: les civilisations que nous avons secrétées sont merveilleusement diverses et cette diversité constitue la richesse de chacun de nous.

Éloge de la différence, A. Jacquard (1978)

L'ethnocentrisme⁵ dérive d'une attitude très répandue, qui consiste à se croire meilleur que les autres - nous reprendrons plus tard la question de savoir d'où vient qu'une telle attitude soit si courante. Ce qui la rend possible, c'est, de toute évidence, l'existence de différences objectives entre les hommes, et aussi entre les cultures. Un individu, membre d'un groupe ethnique⁶ donné, est donc ethnocentriste s'il considère la façon de vivre propre à son groupe comme la meilleure de toutes et les membres de son groupe comme les meilleurs des êtres humains. Cette attitude a souvent été considérée comme caractéristique de la mentalité européenne – particulièrement pendant l'ère coloniale, l'ère de la découverte des « sauvages ». En fait, ainsi que l'a bien montré l'ethnologue Claude Lévi-Strauss¹, l'ethnocentrisme est une attitude universelle, présente dans toutes les sociétés, et plus particulièrement dans celles qui ont eu peu de contacts avec le reste du monde, bref dans les sociétés dites « primitives » - en désignant par-là, sans aucune intention péjorative, les sociétés sans machinisme et sans écriture.

L'ethnocentrisme est donc, à l'origine, une attitude de « sauvage » : le mot dont les Cheyennes se désignent eux-mêmes signifie « les êtres humains » ; les Indiens Guayakis s'appellent eux-mêmes les Aché, c'est-à-dire : « les personnes », bref, chacun se croit l'unique ou l'excellent. Et considère, par conséquent, les autres, comme des êtres vaguement inférieurs.

Bien qu'incompatible, cela va de soi, avec toute appréciation objective de la diversité des cultures humaines, une telle attitude est si profondément ancrée dans l'inconscient des hommes quelle est difficilement maîtrisable. De surcroît, en règle générale, elle n'est guère dangereuse. Elle est fondée sur un refus des différences, et sur un sentiment de méfiance envers l'autre, dans lequel on voit toujours un étranger et peut-être un ennemi potentiel. Mais elle n'aboutit pas normalement au désir de persécuter l'autre, simplement à celui de l'éviter. Nous en trouvons la confirmation dans la façon dont les groupes d'indiens nomades, en Amazonie, font tout ce qu'ils peuvent pour éviter de se rencontrer au cours de leurs déplacements : chaque groupe considère les autres comme des ennemis en puissance, mais ce que cette fiction d'un « état de guerre » permanent permet en fait de réaliser, c'est, en raison de la rareté des rencontres, la rareté des cas d'affrontements physiques effectifs, donc de guerre réelle. Bref, c'est plutôt un système de « coexistence pacifique⁷ ».

⁵ Tendance à privilégier les normes et valeurs de sa propre société pour analyser les autres sociétés

⁶ Groupe culturel d'une population

⁷ Qui aime la paix, qui la recherche et qui cherche à la maintenir

Quant aux Européens ou aux Occidentaux en général, leur ethnocentrisme repose, lui aussi, sur l'existence de différences réelles, et ne porte en soi aucune intention agressive. En ce sens, il porte peut-être en germe⁸ une condition nécessaire du racisme, mais il n'en est nullement la condition suffisante. Tous les ethnocentristes – c'est-à-dire finalement tous les hommes, ou à peu près – ne sont pas racistes. Pour qu'on passe de l'ethnocentrisme au racisme, il faut et il suffit qu'aux différences objectives s'ajoute, dans l'esprit du raciste, une différence imaginaire : la conscience, nécessairement fausse, d'une différence biologique entre sa victime et lui-même.

Et le cas échéant, par voie de conséquence, désir de détruire ces différences : car pour un raciste du type hitlérien, l'homme qui diffère biologiquement de moi n'est pas vraiment un homme, c'est un hybride⁹ – un mélange d'homme et d'animal -, bref c'est un animal. J'ai donc le droit de le tuer si cela m'arrange ; j'en ai même le devoir s'il me menace. Le refus de l'autre ne suffit pas à faire le racisme, mais le racisme implique nécessairement le désir de rabaisser l'autre.

Léon Poliakov, *Le Racisme*, 1976

⁸ Commencer à se développer dans l'esprit de quelqu'un

⁹ Qui est composé d'éléments différents

Une certaine vision de la femme...

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :
« Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle ! »

Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de Ronsard ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serais sous la terre, et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos ;
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Pierre de Ronsard, *Sonnets pour Hélène*, 1587

Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? Par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages ? Ne se sont-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire ? Mais à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, aient sur eux cet avantage de moins.

On regarde une femme savante comme on fait une belle arme : elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable et d'un travail fort recherché ; c'est une pièce de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège, quoique le mieux instruit du monde.

Si la science et la sagesse se trouvent unies en un même sujet, je ne m'informe plus du sexe, j'admire ; et si vous me dites qu'une femme sage ne songe guères à être savante, ou qu'une femme savante n'est guères sage, vous avez déjà oublié ce que vous venez de lire, que les femmes ne sont détournées des sciences que par de certains défauts : concluez donc vous-même que moins elles auraient de ces défauts, plus elles seraient sages, et qu'ainsi une femme sage n'en serait que plus propre à devenir savante, ou qu'une femme savante, n'étant telle que parce qu'elle aurait pu vaincre beaucoup de défauts, n'en est que plus sage.

La Bruyère, *Les Caractères* (1696) Chapitre « Des femmes », 49

La femme est faite spécialement pour plaire à l'homme. Si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe : son mérite est dans sa puissance ; il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens ; mais c'est celle de la nature, antérieure à l'amour même. [...]

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme, et négliger celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement travailler à leur préjudice. Les rusées le voient trop bien pour en être les dupes ; en tâchant d'usurper nos avantages, elles n'abandonnent pas les leurs ; mais il arrive de là que, ne pouvant bien ménager les uns et les autres parce qu'ils sont incompatibles, elles restent au-dessous de leur portée sans se mettre à la nôtre, et perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mère judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature ; faites-en une honnête femme, et soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle et pour nous. [...]

L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur excès, et l'un et l'autre leur vient de la même source. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les folâtres jeux ; mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre ; ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connaissent plus de frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux, et ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que seconder la nature.

Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à un homme, ou aux jugements des hommes, et qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugements. La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur : faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre ; ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce. L'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris ; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes et persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point faibles pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent, elles s'oublient : elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramène, et triomphe de lui tôt ou tard.

Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'Éducation*, Tome V (1762)

Laissez-moi imaginer, puisque les faits précis sont si difficiles à établir, ce qui serait arrivé si Shakespeare avait eu une sœur merveilleusement douée, appelée, mettons Judith. Shakespeare lui-même fréquentait vraisemblablement – sa mère était une héritière – une école où on lui enseignait le latin – Ovide, Virgile et Horace – et les éléments de la grammaire et de la logique. Nous savons tous que c'était un garçon déchaîné qui braconnait les lapins, tirait peut-être sur les cerfs et fut contraint d'épouser, plus tôt qu'il n'aurait fallu, une femme du voisinage qui lui donna un enfant plus vite qu'elle n'aurait dû. Cette aventure le contraignit à tenter sa chance à Londres. Il avait, semble-t-il, du goût pour le théâtre ; il commença sa carrière en tenant les chevaux devant l'entrée des artistes. Peu après il trouva du travail au théâtre, devint un acteur en vogue et vécut au centre de l'univers, rencontrant tout le monde, pratiquant son art sur les planches, exerçant son esprit dans les rues et trouvant même accès au palais de la reine. Pendant ce temps, sa sœur, si merveilleusement douée – nous sommes dans le domaine des suppositions –, restait à la maison. Elle avait, autant que son frère, le goût de l'aventure, était, comme lui, pleine d'imagination et brûlait du désir de voir le monde tel qu'il était. Mais on ne l'envoya pas étudier en classe. Elle n'eut pas l'occasion d'étudier la grammaire et la logique, moins encore celle de lire Horace ou Virgile. De temps à autre elle attrapait un livre, un des livres de son frère, peut-être, lisait quelques pages. Mais arrivaient alors ses parents qui lui disaient de raccommodez les chaussettes ou de surveiller le ragoût et de ne pas perdre son temps avec des livres et des papiers. Sans doute lui parlaient-ils sévèrement, mais avec beaucoup de bonté ; car c'étaient des gens pratiques, connaissant les conditions de vie d'une femme et aimant leur fille – qui était très vraisemblablement la prunelle des yeux de son père. Peut-être griffonnait-elle quelques pages en cachette dans le fruitier, mais elle avait bien soin, alors, de les cacher ou de les mettre au feu. Mais bientôt, cependant, avant même qu'elle eût atteint sa vingtième année, on la fiança au fils du négociant en laines du voisinage. Elle pleura, criant que le mariage lui faisait horreur, ce pourquoi son père la frappa durement. Puis il cessa

de la gronder et la supplia de ne pas lui faire de tort et de ne pas le couvrir de honte dans cette histoire de mariage. Il allait, lui dit-il, lui offrir un collier de perles et un joli jupon : et, disant cela, il avait les larmes aux yeux. Comment pouvait-elle lui désobéir ? Comment pouvait-elle briser le cœur de son père ? Mais la puissance du génie de cette fille la poussait à la révolte. Elle fit un paquet de ce qu'elle possédait, se laissa glisser le long d'une corde, par une nuit d'été, et prit la route de Londres. Elle n'avait pas dix-sept ans. Les oiseaux qui chantaient dans la haie n'étaient pas plus harmonieux qu'elle. Elle avait l'imagination la plus vive, le même don que son frère pour la musique des mots. Comme lui, elle avait du goût pour le théâtre. Elle se tint devant l'entrée des artistes ; elle voulait, disait-elle, jouer. Les hommes se moquaient d'elle. Le directeur – un gros homme aux lèvres pendantes – éclata de rire. Il aboya quelque chose concernant les caniches qui dansent et les femmes qui jouent – aucune femme, lui déclara-t-il, ne saurait être actrice. Il fit allusion à ce que vous devinez. Il était impossible à la jeune fille d'apprendre son art. Pouvait-elle même se mettre en quête d'un dîner dans une taverne ou errer dans les rues à minuit ? Et pourtant elle était génialement douée pour la fiction et brûlait du désir de se repaître de la vie des hommes et des femmes, d'étudier leurs divers comportements. En fin de compte, car elle était très jeune et son visage ressemblait étrangement à celui de Shakespeare le poète – elle avait les mêmes yeux et les mêmes sourcils arqués –, en fin de compte, Nick Green, l'acteur-directeur, la prit en pitié ; elle se trouva enceinte de ce monsieur et – qui peut évaluer l'ardeur et la violence d'un cœur de poète quand ce cœur habite le corps d'une femme, est intimement lié à lui ? – se tua par une nuit d'hiver et repose à quelque croisement où les omnibus s'arrêtent à présent, devant l'Elephant and Castle.

Je crois que c'est, à peu de chose près, ainsi que l'histoire se serait déroulée si une femme au temps de Shakespeare avait eu le génie de Shakespeare.

Virginia Woolf, *Une Chambre à soi* (1929)

Des mots pour construire un monde plus égalitaire :

Ce n'est donc plus aux hommes que je m'adresse ; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps (...) Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux, et si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés hommes ne soient pas des signaux de haine et de persécution (...)

Traité sur la tolérance à l'occasion de la mort de Jean Calas, Voltaire, chapitre XXIII, 1763

Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux et autres drogues de cette espèce étaient pour les peuples anciens les appâts de la servitude, la compensation de leur liberté ravie, les instruments de la tyrannie. Ce système, cette pratique, ces allèchements étaient les moyens qu'employaient les anciens tyrans pour endormir leurs sujets dans la servitude. Ainsi, les peuples abrutis, trouvant beau tous ces passe-temps, amusés d'un vain plaisir qui les éblouissait, s'habituèrent à servir aussi naïvement mais plus mal encore que les petits enfants n'apprennent à lire avec des images enluminées.

Discours de la servitude volontaire La Boétie p.32-33 (édition Mille et une nuits)

Chaque enfant qu'on enseigne est un homme qu'on gagne.

Quatre-vingt-dix voleurs sur cent qui sont au bagne
Ne sont jamais allés à l'école une fois,
Et ne savent pas lire, et signent d'une croix.
C'est dans cette ombre-là qu'ils ont trouvé le crime.
L'ignorance est la nuit qui commence l'abîme.
Où rampe la raison, l'honnêteté périt.

Dieu, le premier auteur de tout ce qu'on écrit,
A mis, sur cette terre où les hommes sont ivres,
Les ailes des esprits dans les pages des livres.
Tout homme ouvrant un livre y trouve une aile, et peut
Planer là-haut où l'âme en liberté se meut.
L'école est sanctuaire autant que la chapelle.
L'alphabet que l'enfant avec son doigt épelle
Contient sous chaque lettre une vertu ; le cœur
S'éclaire doucement à cette humble lueur.
Donc au petit enfant donnez le petit livre.
Marchez, la lampe en main, pour qu'il puisse vous suivre.

La nuit produit l'erreur et l'erreur l'attentat.
Faute d'enseignement, on jette dans l'état
Des hommes animaux, têtes inachevées,
Tristes instincts qui vont les prunelles crevées,
Aveugles effrayants, au regard sépulcral,
Qui marchent à tâtons dans le monde moral.

Allumons les esprits, c'est notre loi première,
Et du suif le plus vil faisons une lumière.
L'intelligence veut être ouverte ici-bas ;
Le germe a droit d'éclore ; et qui ne pense pas
Ne vit pas. Ces voleurs avaient le droit de vivre.
Songeons-y bien, l'école en or change le cuivre,
Tandis que l'ignorance en plomb transforme l'or.

Je dis que ces voleurs possédaient un trésor,
Leur pensée immortelle, auguste et nécessaire ;
Je dis qu'ils ont le droit, du fond de leur misère,
De se tourner vers vous, à qui le jour sourit,
Et de vous demander compte de leur esprit ;
Je dis qu'ils étaient l'homme et qu'on en fit la brute ;
Je dis que je nous blâme et que je plains leur chute ;
Je dis que ce sont eux qui sont les dépouillés ;
Je dis que les forfaits dont ils se sont souillés
Ont pour point de départ ce qui n'est pas leur faute ;
Pouvaient-ils s'éclairer du flambeau qu'on leur ôte ?
Ils sont les malheureux et non les ennemis.
Le premier crime fut sur eux-mêmes commis ;
On a de la pensée éteint en eux la flamme :
Et la société leur a volé leur âme.

Victor Hugo « Écrits après la visite d'un bagne » *Les quatre Vents de l'esprit*, 1881 ;

Comment les femmes auraient-elles jamais eu du génie alors que toute possibilité d'accomplir une œuvre géniale – ou même une œuvre tout court – leur était refusée ? La vieille Europe a naguère accablé de son mépris les Américains barbares qui ne possédaient ni artistes ni écrivains : « Laissez-nous exister avant de nous demander de justifier de notre existence » répondit en substance Jefferson. Les noirs font les mêmes réponses aux racistes qui leur reprochent de n'avoir produit ni un Whitman ni un Melville. Le prolétariat français ne peut non plus opposer aucun nom à ceux de Racine ou de Mallarmé. La femme libre est seulement en train de naître : quand elle se sera conquise, peut-être justifiera-t-elle la prophétie de Rimbaud : « Les poètes seront ! Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme – jusqu'ici abominable – lui ayant donné son renvoi, elle sera poète elle-aussi ! La femme trouvera l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ? Elle trouvera des choses étranges. Insondables, repoussantes, délicieuses, nous les prendrons, nous les comprendrons. » Il n'est pas sûr que ses « mondes d'idées » soient différents de ceux des hommes puisque c'est en s'assimilant à eux qu'elle s'affranchira ; pour savoir dans quelle mesure elle demeurera singulière, dans quelle mesure ces singularités garderont de l'importance, il faudrait se hasarder à des anticipations bien hardies. Ce qui est certain c'est que jusqu'ici les possibilités de la femme ont été étouffées et perdues pour l'humanité et qu'il est grand temps dans son intérêt et dans celui de tous qu'on lui laisse enfin courir toutes ses chances...

Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* (1949)

Tu as changé ces dernières années. Tu es devenu quelqu'un d'autre. Nous nous sommes parlé, longtemps, nous nous sommes expliqués, je t'ai reproché la personne que tu as été quand j'étais enfant, ta dureté, ton silence, ces scènes que j'énumère depuis tout à l'heure et tu m'as écouté. Et je t'ai écouté. Toi qui toute ta vie as répété que le problème de la France venait des étrangers et des homosexuels, tu critiques maintenant le racisme de la France, tu me demandes de te parler de l'homme que j'aime. Tu achètes les livres que je publie, tu les offres aux gens autour de toi. Tu as changé du jour au lendemain, un de mes amis dit que ce sont les enfants qui transforment leurs parents, et pas le contraire.

Mais ce qu'ils ont fait de ton corps ne te donne pas la possibilité de découvrir la personne que tu es devenu.

Le mois dernier, quand je suis venu te voir, avant que je parte tu m'as demandé : « Tu fais encore de la politique ? » – le mot encore faisait référence à ma première année au lycée, quand j'avais adhéré à un parti d'extrême gauche et qu'on s'était disputés parce que tu pensais que j'allais avoir des ennuis avec la justice à force de participer à des manifestations illégales. Je t'ai dit : « Oui, de plus en plus. » Tu as laissé passer trois ou quatre secondes, tu m'as regardé et enfin tu as dit : « Tu as raison. Tu as raison, je crois qu'il faudrait une bonne révolution. »

***Qui a tué mon père*, Édouard Louis, 2018**

S'opposer à l'intolérance : des actes



photographie du 13 juin 1936, inauguration du navire Horst Wessel par Adolf Hitler à Hambourg



cliché très célèbre pris à Växjö en Suède en 1985 par le photographe Hans Runesson. « A

Woman Hitting a Neo-Nazi With Her Handbag » représente une femme frappant avec son sac à main un militant néo-nazi



Capture d'écran du site Facebook du photographe David Lagerlöf (LIBERATION — 4 mai 2016 à 17:55) La scène se déroule dimanche 1er mai. 300 néonazis défilent à Borlänge, une ville située au nord-ouest de Stockholm, à l'occasion de la Journée internationale des travailleurs

Prolongement : Le MLF a 50 ans : 10 photos qui illustrent ses grands combats

<https://www.franceinter.fr/le-mlf-a-50-ans-10-photos-qui-illustrent-ses-grands-combats>